

## Poèmes

Gaston Miron

Volume 6, Number 2, mai 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036440ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036440ar>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

### ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this document

Miron, G. (1970). Poèmes. *Études françaises*, 6(2), 181–192.  
<https://doi.org/10.7202/036440ar>

GASTON MIRON

## Poèmes\*

\* Poèmes extraits de *l'Homme rapaillé*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, « Prix de la revue *Études françaises* », 1970, 172 p.

## L'HOMME RAPAILLÉ

*Pour Emmanuelle*

J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant  
il y a longtemps que je ne m'étais pas revu  
me voici en moi comme un homme dans une maison  
qui s'est faite en son absence  
je te salue, silence

je ne suis plus revenu pour revenir  
je suis arrivé à ce qui commence

## LE VERRE D'EAU OU L'INACCEPTABLE

Les bourgeons de la soif dans les pores  
ce n'est pas l'eau que je bois dans le verre  
c'est quelque chose au fil de l'eau  
à quoi on pense dans le roule des jours  
comme un défoncé enfoncé  
toute la sainte face de journée  
toute, goutte à goutte  
car la soif demeure, panique, tenace  
car ni de poids, de place ou d'étendue  
ni dedans, ou dehors peut-être  
rien de rien n'est changé  
j'ai toujours la motte de feu à l'estomac  
je refuse à fond de mes deux pieds  
sur les freins du temps  
comme d'accoutumance chaque fois  
une fois les yeux ouverts  
et vide le verre

## RÉDUCTION

Des heures puis des heures au fil  
de mes yeux, aux prises avec eux  
sillonnant les terres de personne  
les poumons soufflant comme une avenue

la sonde douloureuse est à l'œuvre  
(quelque part par ici)  
l'abandon sans frontières, le monde  
combien profond dans la désespérance  
(quelque part par ici)

je n'ai plus que mes yeux de z-yeux  
tout ailleurs dans mon corps est ténèbre  
(mes yeux de z-yeux  
— en tout et pour tout)

(les bulletins annoncent  
qu'aucune localisation n'est en vue)

pourtant je vois ce que je vois

## HÉRITAGE DE LA TRISTESSE

Il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées  
livide, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme  
il est ce pays seul avec lui-même et neiges et rocs  
un pays que jamais ne rejoint le soleil natal  
en lui beau corps s'enfouit un sommeil désaltérant  
pareil à l'eau dans la soif vacante des graviers

je le vois à la bride des hasards, des lendemains  
il affleure dans les songes des hommes de peine  
quand il respire en vagues de sous-bois et fougères  
quand il brûle en longs peupliers d'années et d'oubli  
l'inutile chlorophylle de son amour sans destin  
quand gît à son cœur de misaine un désir d'être

il attend, prostré, il ne sait plus quelle rédemption  
parmi les paysages qui marchent en son immobilité  
parmi ses haillons de silence aux iris de mourant  
il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili  
il est toujours à sabrer avec les pagaies de l'ombre  
l'horizon devant lui recule en avalanches de promesses

démuni, il ne connaît qu'un espoir de terrain vague  
qu'un froid de jonc parlant avec le froid de ses os  
le malaise de la rouille, l'à-vif, les nerfs, le nu  
dans son large dos pâle les coups de couteaux cuits  
il vous regarde, exploité, du fond de ses carrières  
et par à travers les tunnels de son absence, un jour  
n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme

les vents qui changez les sorts de place la nuit  
vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires  
vents telluriques, vents de l'âme, vents universels  
vents ameutez-nous, et de vos bras de fleuve ensemble  
enserrez son visage de peuple abîmé, redonnez-lui  
la chaleur

et la profuse lumière des sillages d'hirondelles

## ART POÉTIQUE

J'ai la trentaine à brides abattues dans ma vie  
je vous cherche encore pâturages de l'amour  
je sens le froid humain de la quarantaine d'années  
qui fait glace en dedans, et l'effroi m'agite...

je suis malheureux ma mère mais moins que toi  
toi mes chairs natales, toi qui d'espérance t'insurges  
ma mère au cou penché sur ton chagrin d'haleine  
et qui perds gagnes les mailles du temps à tes mains

dans un autre temps mon père est devenu du sol  
il s'avance en moi avec le goût du fils et des outils  
mon père, ma mère, vous saviez à vous-deux nommer  
toutes choses sur la terre, ô mon père, ô ma mère

j'entends votre paix  
se poser comme la neige...

## L'OMBRE DE L'OMBRE

La mort trébuchera dans sa dernière moisson  
 nous ne sommes plus qu'un dernier brin d'herbe  
 en tête-à-tête avec la vie  
 puis le monde n'est plus qu'un souvenir de bulle

La mort trébuchera dans sa dernière moisson  
 la mort aux yeux de chavirements de ciel et terre  
 en petits coups des à-coups de vitesse aux manettes au  
 volant des roues  
 en petites gorgées de secousses de laveuse de chemins  
 carossables  
 en petits élans de kayak en descente et culbute et cascades  
 et toboggan  
 la mort la mort acétylène en fanaux de nuit  
 un matin d'obus lilas  
 en fraîcheur d'éclair et de truite mouchetée  
 la mort au cri de girouette dans la gorge  
 la mort elle ne pèse que l'ombre de l'ombre  
 femme ô femme petites âmes petites vagues petites suites de  
 petits fracassements dans mes bras  
 de froissements de papier à cigarette  
 de frondaisons dans les frayères des voluptés  
 de feux doux s'épandant à l'infini du fini

et dans l'ombre de l'ombre de chaque nuit  
 dormir et s'aimer encore  
 ô dormir  
 fleurir ensemble



## LE QUATRIÈME AMOUR

Pour parler de toi à mes côtés  
je retrouve ma voix pêle-mêle  
la lévitation de ma force  
et les jeux qui ne sont pas faits

Par ces temps nous traversons ensemble  
avec fracas et beauté de nos âges  
la déréliction intime et publique

Et je te porte sur toute la surface de mon corps  
comme Lascaux  
moi pan de mur céleste

## LIEUX COMMUNS

Personne n'y peut rien  
mais les objets mais les choses  
personne personne  
mais il était une fois toutes les fois  
jamais toujours et pourtant

océaniques

le nous de toi  
le nous de moi



## Les siècles de l'hiver

Le gris, l'agacé, le brun, le pourche  
tu craques dans la beauté fantôme du froid  
dans les marais de bouleaux, les coupées  
d'épinettes, de sapins et autres compères  
parmi les rocs occultes et parmi l'hostilité'

pays chance d'ancêtres, pays  
tu déferles sur des milles de patience à bout  
en une campagne affolée de désolément  
en des villes où ta maigreur calcine ton visage  
nous nos amours vidées de leurs meubles  
nous comme empressés d'humiliation et de mort

et tu ne peux rien dans l'abondance captive  
et tu pissounes à petit feu dans notre dos

(1956)

Oreston miroir